

## LES PARADIGMES COLONIAUX DE L'ACTION HUMANITAIRE

*Amina Yala*

En l'espace de quelques décennies, les organisations non gouvernementales (ONG) sont devenues des acteurs incontournables dans les relations Nord-Sud. Du Biafra en 1967 à l'Indonésie en 2005, en passant par l'Afghanistan ou l'Éthiopie, leurs volontaires sont sur tous les fronts : ils font figure de « héros des temps modernes », romantiques et aventuriers, courageux et dévoués, devenant des « modèles » pour beaucoup de jeunes cherchant un « engagement » sur le terrain, hors d'Occident. Au-delà de la vision héroïque et salvatrice des humanitaires, quels regards ces derniers portent-ils sur les « sociétés du Sud » qu'ils se sont donné pour mission d'aider ? Ces regards entrent-ils en continuité avec la posture coloniale – notamment avec le courant humaniste de celle-ci – ou existe-t-il des ruptures dans les postulats posés à la base de ces engagements ultramarins ? Enfin, quelle filiation précise peut-on tracer entre l'affirmation d'une « mission civilisatrice », énoncée dans le cadre de l'entreprise coloniale française dès le XIX<sup>e</sup> siècle, et la pensée commune qui peut être identifiée auprès des acteurs de l'action humanitaire ? Autant de questionnements que des entretiens réalisés auprès des acteurs de terrain de l'action humanitaire contribueront à éclairer<sup>1</sup>.

---

1. Enquête par entretiens menés auprès de vingt-quatre volontaires et dix-huit responsables associatifs entre 1997 et 2002 dans le cadre d'une thèse de doctorat d'histoire, « Les inévitables ambiguïtés du volontariat. Les volontaires des ONG françaises, 1997-2002 », université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, 2003. Ces travaux ont fait l'objet d'une publication récente, *Volontaire en ONG : l'aventure ambiguë*, Charles Léopold Mayer, 2005.

L'essor des ONG françaises remonte au début des années 1960, au moment où se font jour les luttes d'indépendance des pays africains et asiatiques. En d'autres temps déjà, des hommes ont mené des actions de solidarité et d'assistance. Historiquement<sup>2</sup>, les premiers à jouer un rôle important furent les missions et les ordres religieux, mettant en pratique le précepte de « charité » que les philosophes du siècle des Lumières « laïciseront » en introduisant la notion de philanthropie<sup>3</sup>. La période coloniale constitue une page importante dans l'histoire de l'humanitaire en tant qu'époque pionnière durant laquelle fut formulé explicitement le lien entre sa théorisation doctrinale en Occident et sa mise en pratique progressive depuis les premières conquêtes jusqu'aux temps des administrations impériales. Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, la conquête coloniale française, en Afrique noire, au Maghreb comme en Indochine, s'appuie sur un discours de bienfaisance et de progrès. Missionnaires, médecins et militaires sont présentés comme les acteurs du développement de l'empire, de la « pacification » des mondes en perpétuelle anarchie et de la « civilisation » des populations indigènes.

Des figures emblématiques de la médecine coloniale telles les docteurs Schweitzer ou Jamot serviront de modèles à des générations de volontaires et inspireront notamment les *French Doctors*, qui susciteront à leur tour de nombreuses vocations dans le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle. En Europe, le développement de la médecine militaire, l'émergence d'un droit de la guerre et la création de la Croix-Rouge<sup>4</sup> par Henry Dunant contribuent à l'émergence d'actions privées et laïques, surtout après la Seconde Guerre mondiale, et concourent à structurer l'humanitaire, qui sort progressivement du seul cadre de l'intervention coloniale. En même temps, le mouvement de décolonisation marque l'essor de la solidarité associative en direction du tiers-monde, qui se double d'une course à la

---

2. Jean-Christophe Rufin, *L'Aventure humanitaire*, Gallimard, « Découvertes », 1994.

3. Catherine Duprat, *Pour l'amour de l'humanité, le temps des philanthropes : la philanthropie parisienne des Lumières à la monarchie de Juillet*, CTHS, « Mémoires et documents », 1993.

4. Le premier président de la Croix-Rouge, Gustave Moynier, s'inscrivait clairement dans un continuum colonial, comme on peut le découvrir à la lecture des textes qu'il a consacrés à l'Afrique, affirmant que la « race blanche » doit lui « faire bénéficier des moyens dont dispose la civilisation moderne pour améliorer son sort de manière conforme aux vœux de la providence » (cité par Alain Destexhe dans *L'Humanitaire impossible ou deux siècles d'ambiguïté*, Armand Colin, 1993).

solidarité dans laquelle l'aide au développement devient un enjeu des luttes d'influence entre grandes puissances. Différentes structures, d'initiative étatique, contribuent à maintenir la présence et l'influence de la France dans ses anciennes colonies, tout en répondant aux visées des nouvelles puissances qui cherchent à émerger à l'intérieur de ce pré carré<sup>5</sup>. Une dernière génération d'ONG voit le jour dans les années 1970, dans le contexte de la guerre froide, où dominant le conflit vietnamien, les luttes post-coloniales endémiques en Afrique noire, francophone ou anglophone, ainsi que les derniers conflits pour les indépendances dans l'ex-Empire portugais. Accès aux victimes, efficacité de l'aide d'urgence, défense des droits de l'homme, témoignage sur la « réalité du terrain », telles sont les priorités de ces nouvelles ONG. Mais si les méthodes changent, l'intervention en terre étrangère et la mission d'aide humanitaire, elles, ne sont guère remises en question.

### Les motivations des volontaires

L'engouement pour l'humanitaire, notamment dans la jeunesse française, résulte en partie du fait qu'il procure encore un rêve, un idéal et un sentiment d'utilité. Lorsque l'on interroge les volontaires sur leurs motivations, on constate au premier abord la variété des réponses : « aller aider les autres », « se rendre utile », « voyager », « découvrir d'autres cultures », « faire quelque chose qui a du sens », « vivre une expérience enrichissante », « se tester ». Il s'agit donc de s'éprouver en se confrontant à la différence, à l'inconnu ; mais aussi de fuir le chômage, la routine et l'ennui, d'imiter un modèle, de servir son avenir professionnel en acquérant une expérience dans le domaine de la solidarité internationale, de faire une « pause », de s'accorder un moment privilégié entre les études et la vie active... Cependant, au-delà de cette apparente hétérogénéité, deux motivations reviennent invariablement : l'envie d'aider et celle d'aller à la rencontre de l'Autre.

---

5. En 1961, John. F. Kennedy lance les *Peace Corps* (corps de la paix), volontaires envoyés dans les pays en développement pour apporter une aide dans les domaines technique et culturel. Le gouvernement français y répond en créant l'Association française des volontaires du progrès en 1963. Les premiers volontaires du progrès sont envoyés en Centrafrique en 1964.

Les volontaires se disent concernés par le sort des plus démunis, révoltés par leurs conditions de vie : ils veulent agir, réagir. Ils ont en même temps envie de voir du pays et de découvrir d'autres sociétés. Ils souhaitent voir l'Autre « en vrai », dans son environnement et dans son quotidien et non dans un décor « préfabriqué pour touristes ». Ils envisagent pour cela de « se fondre dans la culture locale ». Ils désirent établir des « relations égalitaires » avec leurs hôtes. C'est d'ailleurs le discours que tiennent nombre d'ONG aujourd'hui : l'accompagnement a remplacé l'assistanat, on travaille désormais « en partenariat », « avec les populations locales » et on intervient du reste « à leur demande ». Les volontaires revendiquent cette notion de partenariat, leur intervention devant se faire sur un mode équitable et respectueux de la culture de l'Autre et non sur celui du voyeurisme ou du moralisme comme pouvaient le mettre en pratique leurs prédécesseurs ou comme continuent à l'exercer, selon eux, les expatriés qu'ils fustigent bien souvent et dont ils critiquent l'esprit de « supériorité » et le « manque d'intérêt » pour les autochtones. Eux se défendent d'être des coopérants ou des expatriés, et encore moins des touristes en mal d'exotisme... puisqu'ils viennent non seulement dans un but légitime et altruiste – aider – mais également pour vivre *avec et comme* les populations locales, en « s'immergeant dans la société d'accueil ». Un désir dont témoigne Claire, volontaire en Indonésie :

On n'a pas envie d'arriver comme de bons Occidentaux, on veut se fondre davantage dans la culture locale. On ne veut pas faire comme les gros touristes, donc on achètera nos vêtements sur place : ça coûte moins cher et ça sera plus pratique pour nous, on sera plus vite acceptés.

### L'Afrique éternelle

Si les volontaires n'ont pas de destination privilégiée dans l'absolu – l'essentiel pour eux étant de *partir* –, ils ont en fait presque tous l'Afrique en tête et plus précisément l'Afrique noire. Le « continent noir » apparaît comme le plus pauvre, donc celui qui a le plus besoin d'aide ; comme celui où les conditions de vie sont les plus rudimentaires, ce qui leur demandera un réel effort d'adaptation, de mise à l'épreuve. C'est également le continent le plus mythique, le plus exaltant, dont ils ont « des images dans la tête ».

L'analyse du répertoire d'images constitué par l'école et la presse<sup>6</sup> permet de mettre au jour l'imaginaire des jeunes volontaires. On observe alors que le discours qu'ils produisent correspond à celui véhiculé par les médias, les documents édités et diffusés par les ONG ou les manuels scolaires. Tous ont évoqué les paysages de cartes postales, la savane, les plages de sable blanc, la nature intacte, la faune sauvage, les couleurs, la langueur, la chaleur... C'est enfin une terre qui paraît à la fois proche et lointaine. La proximité liée à l'histoire coloniale, à la langue, à l'immigration génère une forme de *familiarité rassurante*. Toutefois, l'Afrique noire n'en demeure pas moins exotique et fascinante. Le Maghreb n'est pas associé, sinon de façon périphérique, à cette perception du « continent », qui est d'abord dominé par son identité subsaharienne. Quant à l'Asie, elle fait peur : trop énigmatique, trop mystérieuse, trop lointaine, elle inquiète. Les « volontaires » n'arrivent cependant pas à caractériser cette peur ni à se représenter leur séjour en Asie. Ils ont l'impression de n'en maîtriser aucun élément. Enfin, l'Amérique latine n'a jamais été citée au cours des entretiens. En posant explicitement la question, la barrière de la langue est invoquée. Notons que cet argument n'est jamais avancé pour les autres régions du monde. L'éloignement de l'Amérique latine, tant géographique que culturel, est tel qu'elle est tout simplement hors champ. Ainsi, un lien demeure-t-il entre la France et son ex-Empire colonial, du moins ses possessions en AEF et en AOF. Ce constat se vérifie empiriquement : l'Afrique noire<sup>7</sup> reçoit la part la plus importante de l'aide humanitaire, si l'on considère le nombre d'ONG présentes sur place, les programmes réalisés, les moyens financiers et humains investis. Dans l'imaginaire également, les représentations de l'altérité perdurent : l'Afrique est pauvre, attirante et familière ; l'Asie est mystérieuse et effrayante, l'Amérique latine est oubliée.

Le séjour *in situ* a souvent peu d'incidence sur le regard que portent les volontaires sur le Sud. Partis avec les clichés et les *a priori* de leur

---

6. Cette analyse a principalement porté sur les médias (émissions de télévision, magazines...), les guides touristiques, la production des ONG (films, affiches...) et aussi sur les manuels scolaires d'histoire-géographie des vingt-cinq dernières années.

7. En 2003, l'Afrique subsaharienne reçoit 42 % des dépenses de terrain des ONG françaises (source : *Argent et organisations de solidarité internationale, 2002-2003*, Commission coopération développement, septembre 2005) et 54 % des volontaires relevant du décret de 1995 relatif au volontariat (source : *Étude statistique, les volontaires en poste au 31 décembre 2003*, FONJEP, juin 2004).

société, véhiculés principalement par les médias et l'école, les jeunes expatriés reviennent avec une connaissance de l'Autre très parcellaire, en partie due aux conditions de vie et à une approche très folklorique de la société dans laquelle ils ont séjourné. S'ils disent vouloir vivre « au plus près » des populations locales, les volontaires côtoient généralement des gens proches d'eux, francophones ou anglophones, instruits, au fait de la culture occidentale et qui en maîtrisent les codes. Ils échangent davantage avec les notables (instituteurs, chefs du village, traducteurs...), qui constituent des passeurs, tant au plan linguistique que culturel, avec les personnes qu'ils sont venus aider et rencontrer. Ces intermédiaires sont également présents dans les équipes de travail. Ils relient les volontaires, au sommet de la hiérarchie, au personnel local. Et si des relations respectueuses et amicales existent, responsabilités, décisions et gestion financière sont réservées aux expatriés. Leur quotidien, moins confortable qu'en France, est néanmoins proche de celui d'un Européen au niveau de l'alimentation, de l'habitat ou des facilités matérielles. Leur niveau de vie reste aisé comparé aux conditions locales. Ils bénéficient de surcroît d'un statut valorisant dû à leur condition d'étranger, d'Occidental, de « Blanc », venu d'un pays riche pour porter assistance aux plus démunis.

### Sentiment de supériorité et mythe du « bon sauvage »

Au retour, deux catégories de volontaires se distinguent à travers les entretiens réalisés. La première raisonne en termes de supériorité et affiche une forme de condescendance. La deuxième porte un regard très idéalisé sur l'Autre. Chez les expatriés du premier groupe, on décèle parfois même un certain racisme. Les différences culturelles sont mises en avant pour mieux marquer la séparation entre « eux » et « nous ». Les Occidentaux, qui ont la préoccupation de l'efficacité, de la rentabilité, de la rationalité, les recherchent chez l'Autre, ne les trouvent pas et le déplorent. Les sociétés qu'ils découvrent sont, selon eux, « improductives », « archaïques », « empêtrées dans leurs traditions », « corrompues »... Après deux ans au Cameroun, Fabrice est convaincu :

Je n'étais jamais arrivé à comprendre comment les États africains pouvaient en être là actuellement. [...] Ils sont d'une

inefficacité totale en termes d'économie, ils font tout pour saboter leur économie, par différents moyens, et c'est ce qui m'a énormément appris : un des objectifs que j'avais avant de partir était cette compréhension d'un monde qui est totalement différent. [...] Je suis allé très loin dans la compréhension de l'Afrique.

Les volontaires qui affirmaient un sentiment de supériorité ne raisonnent bien souvent qu'en termes économiques ; en termes de culture supérieure – la leur – et inférieure – celle de l'Autre – et opposent facilement modernité/tradition et développement/sous-développement. Ils veulent « faire bouger les choses » et se sentent investis d'une « mission ». Xavier, volontaire au Burkina Faso, raconte : « On est sur une autre planète, on ne voit pas le monde de la même manière [...]. Ce qui m'a surpris, c'est que c'est plus dur à faire bouger que je ne pensais, on se rend compte sur place du travail qu'il y a à faire. »

Ainsi retrouve-t-on des similitudes avec le discours colonial<sup>8</sup>. Si les volontaires ne prétendent pas « apporter la civilisation », ils veulent néanmoins changer les choses, faire évoluer les mentalités en référence à « leurs » modèles. Ces expatriés reviennent à la fois déçus et confortés dans ce qu'ils pensaient au départ, concluant que la culture de l'Autre, inadaptable, incompatible avec le modèle de développement occidental, entrave son évolution.

La deuxième catégorie de volontaires se situe à l'opposé de la première mais son approche est tout aussi caricaturale. Elle a une vision du Sud et de ses populations très naïve, voire angélique. Les volontaires sont fascinés : tout est beau. Il n'y a rien de négatif dans les cultures qu'ils rencontrent. C'est le mythe du « bon sauvage ». La société d'accueil est idyllique et constitue une sorte de paradis perdu, ses habitants y coulent des jours paisibles. Ceux-ci sont « accueillants », « chaleureux », « bons », « joyeux », et « vivent en harmonie avec la nature ». De retour d'Indonésie, Claire explique : « Il n'y a rien de négatif, tout est beau [...]. Ils mangent quand ils ont faim, ils font tout quand ils veulent, ils n'ont pas d'horaires, ils sont zen. » Ces volontaires occultent les réalités économiques, politiques et sociales pour ne retenir que l'aspect folklorique, les cérémonies, les danses ou la musique. Les

---

8. Voir *Les Trois Couleurs de l'Empire*, documentaire réalisé par Jean-Claude Guidicelli et Virginie Adoutte, France, 2001, 70 minutes.

habitants qu'ils rencontrent sont de « grands enfants » naïfs, attachants, insoucians, qu'il est légitime d'aller aider et auxquels il faut montrer et enseigner la voie du progrès. La mission humanitaire prend alors toute sa signification.

Les volontaires de ces deux catégories ne retiennent principalement que deux aspects : la pauvreté et l'exotisme, dans un même mouvement de simplification. Ces continents et leurs peuples sont perçus comme un tout homogène, uniforme, avec une histoire et une culture linéaires. Ayant séjourné un certain temps dans une région bien définie et circonscrite du tiers-monde, ils n'hésitent pourtant pas à parler de l'Afrique dans son ensemble ou des Africains en général, sans tenir compte des différences locales, régionales et nationales, de ces ensembles continentaux. Dans leur approche, les distinctions historiques, politiques, économiques ou culturelles sont ignorées. Et lorsqu'ils découvrent la diversité, c'est toujours avec étonnement. Les « sociétés du Sud » apparaissent simples et sans normes. Leurs rites sont perçus comme des divertissements auxquels les expatriés n'attachent aucun sens symbolique. Ils assistent aux danses rituelles javanaises, ou pensent pouvoir assister aux cérémonies malgaches de retournement des morts, comme à un spectacle distrayant. Les costumes amusent, les coutumes fascinent, ils y voient l'expression de la joie de vivre, du goût pour la fête. Les croyances sont souvent assimilées à des superstitions naïves. Pratiques et mœurs sont « drôles », « bizarres » ou « étranges ». Le poids des relations historiques et des enjeux politico-économiques, les codes culturels inhérents à toute société, les représentations collectives des uns et des autres sont évacués. Leur vision dichotomique du monde fait état d'un Nord caractérisé par la richesse, le développement, la puissance, la stabilité, le droit, la démocratie qui s'oppose à un Sud défini par la pauvreté, la violence, la guerre, la nature exubérante, la chaleur. Ces distinctions en appellent d'autres : « proche/lointain », « civilisé/sauvage », « modernité/tradition », « stabilité/chaos », « bien » et « mal ».

Une dernière catégorie de volontaires existe toutefois. Marginale, elle constitue une alternative aux deux premières. Plus nuancés, ces volontaires font preuve d'ouverture et de tolérance. Ils reviennent avec plus de questions que de certitudes, sur l'utilité de leur action, leur modèle de développement ou la façon d'aller à la rencontre de l'Autre. Mais cette dimension « critique » reste minoritaire dans le panel que nous avons interrogé.

## La « mission civilisatrice »

L'humanitaire renforce souvent, de manière inconsciente, les clichés et le sentiment de supériorité des jeunes Occidentaux<sup>9</sup>. D'abord parce qu'il leur permet de mettre à disposition des autres leur temps et leur savoir. Et, comme les expositions ethnographiques du siècle dernier, qui par la mise en scène d'un spectacle « réel » de l'infériorité servaient à illustrer la suprématie de la puissance coloniale et à justifier son action, les missions humanitaires ont la même fonction : conforter le visiteur dans sa propre supériorité, qui ne peut être affirmée que parce que l'Autre existe en tant qu'inférieur, le « civilisé » ne pouvant exister comme tel qu'au regard du « primitif ». Aujourd'hui encore, il s'agit de mettre de la distance entre « eux » et « nous ». Le discours des volontaires reste empreint de paternalisme. Au nom du bien, ces actions solidaires peuvent s'apparenter à une nouvelle forme de colonisation et l'intervention des « bons Samaritains » de l'humanitaire, venus aider des populations en détresse, rappelle celle de leurs ancêtres venus civiliser des peuples « attardés », en affirmant le faire dans leur intérêt.

Nous sommes dans une reproduction quasi à l'identique de la bonne conscience coloniale que l'on voit s'épanouir et pénétrer l'opinion française comme les élites coloniales tout au long de la III<sup>e</sup> République. Une sorte de reproduction de la culture coloniale, à travers son *versus* humanitaire et missiologique. Toutefois, nous n'entendons pas comme acceptation de ce discours sur la « mission civilisatrice » celui qui était gravé dans le marbre des théoriciens de la colonisation française, mais plutôt cette *culture* commune, ce sentiment partagé par une large partie de l'opinion, cette *culture coloniale* qui avait intégré dans ses paradigmes l'idée même d'œuvre de civilisation dans le cadre de l'action coloniale. Nicolas Bancel et Pascal Blanchard ont précisé que la notion de *culture* nécessitait une définition précise pour être appliquée avec justesse dans le champ du colonial :

On comprendra ici la culture populaire visuelle, composée par l'ensemble des dispositifs imagés fixes – carte postale (dont les Français consomment plus de 500 millions d'exemplaires par an), photographie, affiche, jeu, illustration, bande dessinée,

---

9. Sophie Bessis, *L'Occident et les autres, histoire d'une suprématie*, La Découverte, 2001.

timbre... – et animés – cinéma, théâtre, cabaret, exposition... – destinés au public le plus large. Délimitation contestable, fluctuante, nous en convenons, mais, en même temps, indispensable, car les limites ultimes de la culture populaire ne peuvent être précisément dessinées sans revenir à chaque fois à une époque ou à un moment précis de l'histoire, à tel ou tel type de population ou à telle ou telle génération ou classe d'âge. C'est bien à partir de ces formes, qui peuvent paraître anodines, que se trament les linéaments des mentalités collectives, que se construisent, se renforcent et se transforment les stéréotypes qui structurent l'imaginaire social<sup>10</sup>.

Ainsi, les humanitaires restent-ils majoritairement convaincus du bien-fondé, de l'utilité et de l'efficacité de leur action ; ils ont également besoin de le démontrer. Par souci de transparence auprès de leurs donateurs mais aussi de légitimation, les ONG affichent largement le décompte des écoles et puits construits, des enfants vaccinés et des vies sauvées et transformées. Sylvie Brunel en convient :

[...] Nous n'avions jamais eu la possibilité de démontrer ainsi, concrètement, l'utilité, la nécessité de l'engagement humanitaire. [...] Elle [l'action humanitaire] se contente humblement de sauver des vies, une à une, et, bien menée, obtient des résultats rapides et extraordinaires<sup>11</sup>.

Et, dans leur discours, les volontaires sont les seuls à pouvoir mener cette mission salvatrice, comme l'explique Patrick, de retour d'ex-Yougoslavie :

---

10. Il s'agit d'un article de Nicolas Bancel et Pascal Blanchard, « Civiliser : l'invention de l'indigène », in *Culture coloniale. La France conquise par son Empire (1871-1931)*, Autrement, 2003.

11. Sylvie Brunel, *Libération*, 16 septembre 1994, in Jean-Christophe Rufin, *L'Aventure humanitaire, op. cit.*, p. 157. Dans cet article, Sylvie Brunel, alors directrice de l'association Action contre la faim, répondait à la polémique suite à la campagne d'affichage de son association « Leila, Leila 100 francs plus tard » montrant deux photographies d'une jeune Somalienne prises à quatre mois d'intervalle. Sur la première, un visage décharné au regard vide. Sur la seconde, une jeune femme en bonne santé au sourire radieux.

Cette expérience représente l'apprentissage d'une action, concrètement, au jour le jour, et puis c'est quelque chose d'assez fort, travailler auprès de populations qui n'ont que toi pour les protéger, pour les soigner. Ils n'ont que ton organisation, que toi, quand la plupart des gens veulent plutôt les massacrer ou les faire vivre dans des conditions inhumaines.

Comme hier les acteurs de la colonisation avaient besoin de se justifier et de se rassurer, les « volontaires » font de même en se donnant l'« auto-absolution », selon l'expression d'Albert Memmi<sup>12</sup>. S'ils font un pas en admettant que l'on est tous frères, ils continuent néanmoins à se considérer comme les frères aînés. Dans leur esprit, cet Autre, inefficace, pauvre ou faible, a besoin d'être aidé, secouru et protégé. Et c'est bien parce que la civilisation occidentale est supérieure que non seulement elle permet, mais qu'elle se doit d'apporter cette assistance. En effet, seul son modèle offre de se développer économiquement, grâce au savoir et à la technologie, de s'émanciper politiquement, grâce aux droits de l'homme et à la démocratie, et d'entrer ainsi dans la modernité. C'est ce que promettait déjà la France lors de la conquête coloniale : apporter les lumières aux indigènes en luttant contre la misère et en les protégeant des tyrans qui les opprimaient. Aujourd'hui, on invoque le devoir d'ingérence ou encore le droit d'ingérence<sup>13</sup>. L'utilisation quasi indifférenciée de ces deux expressions est révélatrice. Droit et devoir se confondent, car c'est précisément parce que l'Occident en a le devoir qu'il a le droit d'intervenir. Aussi, quel que soit le conflit ou la crise « humanitaire », l'intervention n'est que rarement remise en question, puisqu'il s'agit de secourir, donc de faire le bien ; seules les modalités le sont parfois. Cette responsabilité héritée de la période coloniale à l'égard des peuples « pauvres », « sous-développés », légitime toute intervention humanitaire. Comme par le passé le « devoir de civilisation » prétendait sortir le sauvage de l'obscurantisme malgré lui, le « devoir d'ingérence » aspire à secourir toute victime, à tout prix.

---

12. Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, précédé de *Portrait du colonisateur*, Gallimard, 1985, p. 96.

13. Voir sur ce point l'article de Rony Brauman, « Indigènes et indigents : de la "mission civilisatrice" coloniale à l'action humanitaire », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire (dir.), *La Fracture coloniale, la société française au prisme de l'héritage colonial*, La Découverte, 2005.

Sans doute existe-t-il au départ une réelle volonté de rencontrer l'Autre et de mieux le connaître, mais l'approche se révèle inefficace. Le regard que l'on porte sur lui est profondément ancré dans l'idéologie coloniale, forgé par ses clichés et ses *a priori*. Et même animé des meilleures intentions, on ne peut que mesurer la difficulté de s'en départir. Après quelques mois ou quelques années dans un pays du Sud, les volontaires reviennent avec la certitude d'avoir été utiles. À cette certitude s'ajoute celle de savoir et de comprendre l'Autre puisqu'ils « y étaient ». À leur tour, ils produisent un discours qui contribue à reprendre les mêmes stéréotypes. Ainsi, ces représentations, inconscientes, se perpétuent-elles à l'envi. Et, loin de constituer une rupture ou même une tentative de rupture avec la vision coloniale passée, l'humanitaire entretient, voire renforce, les représentations de l'altérité. Il conforte une certaine vision de l'Autre, dans une croyance immuable dans la suprématie du modèle occidental justifiant ainsi son application au reste du monde, dans l'intérêt exclusif de ce même « Autre ».